

Prédication à l'Oratoire du Louvre le 4 juillet 2021 – Pasteure Agnès Adeline-Schaeffer

Genèse chapitre 4, versets 1 à 26 : Caïn et Abel, une espérance surprenante

Amis frères et sœurs, si nous prenions de faire un radio trottoir sur l'histoire de Caïn et Abel, que nous venons d'entendre, nous serions surpris des réponses que nous pourrions avoir. La plupart du temps, tout le monde se souvient que c'est une histoire de meurtre, mais personne ne se souvient comment elle se termine ! Il y a quelques années, un enfant d'environ 7/8 ans, m'a dit, à l'occasion de la préparation son baptême : « J'ai un peu lu la Bible, depuis le début, mais je me suis vite arrêté. C'est trop triste l'histoire de celui qui tue son frère ». Alors, je lui ai raconté le reste de l'histoire, et comment Caïn, malgré son meurtre, avait gardé toute l'estime, tout l'amour de Dieu, contre toute attente. L'émotion suscitée par ce petit garçon, qui ne supportait pas cette histoire de meurtre, continue d'habiter mes pensées. Il se trouve aussi que c'est le texte que nous avons partagé lors de notre dernière pause spirituelle, jeudi dernier.

Nous, qui sommes abreuvés de nouvelles, par les journaux télévisés ou radiodiffusés, à toute heure du jour et de la nuit, nous sommes témoins de scènes de meurtres, par écran interposé. Que ce soient les attentats ou les homicides, et maintenant, selon l'expression consacrée hélas, les féminicides, le meurtre d'un être humain perpétré sur un autre, quel qu'il soit, et quelle qu'en soit la raison, est pour ainsi dire, quelque chose devant laquelle nous sommes impuissants. Impuissants d'abord, parce que les nouvelles nous arrivent une fois que l'acte s'est produit. Très peu de temps après, mais tout de même après. Et dans notre for intérieur, nous nous disons sûrement qu'il n'y a rien de changé, depuis le début du monde, que la violence sous toutes ses formes fait décidément partie de notre humanité. Par tous les moyens nous essayons de décrypter la barbarie qui nous entoure, et ce depuis les origines. C'est d'ailleurs bien de cela dont il s'agit dès les premières pages de la Bible qui racontent, de manière concrète, les débuts balbutiants de l'humanité, avec une description des rapports humains, dans sa complexité. Les trois premiers chapitres de la Genèse racontent la création du monde, celle d'Adam et Ève, leur faute et leur exclusion du jardin d'Eden. Ce quatrième chapitre raconte l'histoire de deux frères et d'un meurtre. Cette histoire dérange à plusieurs endroits, car elle met en lumière le côté sombre de l'humanité, et ce, très vite dans l'histoire de la création. Et voilà que je vous invite à lire ou à relire ce récit si particulier, du livre de la Genèse, qui nous raconte comment Caïn, né d'une femme devient le symbole du fratricide, en tuant son frère.

On croyait connaître ce texte. Et voilà qu'on le découvre. Et ce n'est qu'un début. On voudrait se saisir du texte, mais voilà que le texte nous saisit. Sans doute est-ce pour cela que l'on dit que le texte de la Bible est une parole vivante. Parce qu'elle nous fait réfléchir, parce qu'elle rejoint nos préoccupations, mais aussi notre quête du sens de la vie, parce qu'elle nous fait poser des questions auxquelles nous n'aurons pas forcément de réponse immédiate. Le fait que nous ne recevions pas de réponse immédiate, signifie que dans le texte que nous lisons, et la parole que nous entendons, rien n'est acquis d'avance, tout se cherche, et tout évolue, en fonction de notre âge et de notre expérience de la vie.

Si ce texte nous parle de relations fraternelles qui ne vont pas de soi, et qui, par la suite, d'ailleurs, n'iront jamais de soi, comme nous montre le reste de la Bible, peut-être faut-il regarder du côté des parents. Et le premier verset de ce chapitre est tout à fait surprenant. En mettant son premier fils au monde, Eve déclare : « J'ai acquis un homme avec

l'Eternel ». Ainsi est nommé son fils aîné, Caïn, qui veut dire : acquisition, possession. Dès sa naissance, son nom Caïn, le détermine, il est la possession de sa mère, et aussi d'une certaine manière, par Dieu, et il ne semble pas y avoir de place pour le père biologique. Ainsi que l'écrit le rabbin Delphine Horvilleur, dans son dernier livre « Vivre avec nos morts », « Caïn développe un instinct de propriétaire et devient agriculteur, il est un homme qui plante, enracine et fait fructifier la terre »... « La Genèse décrit les fils de Caïn comme une lignée de bâtisseurs, des citadins aux talents multiples, qui maîtrisent l'artisanat et la métallurgie » ... « Le monde de Caïn est fait pour durer, contrairement à celui de son frère ». En effet, Eve met au monde un autre fils, auquel elle ne semble accorder que peu d'importance. Il s'appelle Abel, ce qui en hébreu signifie « buée ». Ce nom est synonyme d'éphémère, d'évanescence, une manière de dire qu'il ne fait que passer. Il devient berger d'un troupeau, il est nomade. Abel ne s'installe nulle part, il ne possède rien, il n'a ni destination, ni destin, et il sort de l'histoire très vite, par un meurtre dont on connaît le mobile, puisqu'il est provoqué par l'attention divine accordée à Abel et refusée à Caïn. Le texte biblique nous fait part d'une attitude dérangeante de Dieu. Il est présenté ici comme ayant une préférence. Mais une préférence pour qui ? Une préférence pour celui qui justement n'a pas d'attention particulière, une préférence pour celui qui passe, pour celui qui est évanescence. Pourtant, c'est cette préférence qui fait naître en Caïn de la jalousie, qui se dit « kina », en hébreu, une forme dérivée du nom de « kain », Caïn. Et Delphine Horvilleur rajoute : « Seul celui qui vit pour acquérir peut jalouser l'autre au point de l'anéantir ». Et ce n'est pas faute d'avoir été prévenu. Parce que, si nous croyons à juste titre que Dieu, ayant préféré l'offrande d'Abel, ne considère Caïn en aucune façon, le texte biblique nous dit au contraire toute l'attention que Dieu porte à Caïn. Lorsque Caïn est envahi par le sentiment de jalousie, il le met en garde. Attention Caïn, tu découvres en toi quelque chose qui pourrait bien te détruire : « Tu es irrité, pourquoi ? Tu es abattu, pourquoi ? Ces questions font prendre conscience à Caïn, d'une part, mais aussi au lecteur que nous sommes, que ce sentiment de jalousie est en fait la porte ouverte au péché, dans le sens étymologique du mot, à savoir : « rater la cible », « manquer le but », ou encore, se séparer des autres, et par conséquent se séparer de Dieu aussi. Dieu dit à Caïn à la façon d'un arrêt sur image : sois conscient du sentiment négatif qui te traverse à l'instant, et domine-le. Sinon, c'est la porte ouverte à la catastrophe. Si tu agis bien, tu relèveras ton visage abattu, autrement dit, si tu domines ton sentiment de jalousie, un avenir est possible entre ton frère et toi, mais si tu agis mal, autrement dit, si tu ne domines pas ce sentiment qui déjà te ronge, alors, le péché sera le plus fort, et tu commettras l'irréparable. Dieu dit encore à Caïn : c'est à toi de dominer sur lui. C'est toi qui as la maîtrise de ton sentiment négatif.

Mais nous connaissons la suite : Caïn entraîne Abel dans un champ et le tue. Caïn est en train de tout rater dans sa vie : en tuant Abel, il se coupe d'une relation fraternelle possible, avec la disparition d'Abel, il n'y a plus de fratrie, et aveuglé par son sentiment de jalousie, il se coupe de Dieu, parce que quand Dieu lui fait prendre conscience de son état d'esprit, Caïn aurait pu entamer un dialogue avec Dieu pour savoir comment lutter contre sa jalousie, mais il n'en est rien. Abel meurt, sans laisser de trace, mais sa présence va persister autrement. La mort d'Abel laisse une empreinte dans le sol : celle de son sang. Et ce sang est un cri. Et il est tellement fort ce cri du sang versé d'Abel, qu'en hébreu, il est écrit au pluriel. Dieu entend « les sangs »

d'Abel. Et la sagesse rabbinique donne une interprétation transgénérationnelle. « *L'assassin n'a pas simplement tué un homme, mais toutes les générations qui auraient pu naître à partir d'Abel. Avec Abel s'éteint un pluriel. C'est-à-dire tout ce qui aurait pu être* ». **Et lorsque Caïn parle enfin à Dieu, en disant « ma faute est trop lourde à porter, il découvre qu'il doit faire face à l'absence de cette existence passée, à tout ce qui aurait pu être et qui, parce qu'il n'a pas été, a laissé en lui une trace bien plus profonde qu'il ne l'avait supposé. Et si jamais nous en doutons, alors, déplaçons-nous à la sortie de ce culte, jusqu'au jardin des Tuileries, et allons admirer la statue érigée à droite du petit bassin, lorsqu'on arrive au jardin, sculptée par Henri Vidal, et qui s'appelle : « Caïn venant de tuer son frère Abel ». On y voit Caïn cachant son visage dans son énorme main de cultivateur, et tout son corps exprime la prise de conscience de l'irréparable, de l'irréversible. Abel est mort, mais Caïn est blessé à jamais par son acte. Et en regardant la statue, on perçoit sa marche lancinante et lourde remplie d'un poids énorme, celui de la culpabilité, qui vient le ronger à la place de la jalousie. Qu'ai-je fait ? Et qu'est-ce que je vais devenir ? Quelle trace suis-je en train de laisser, moi qui ne suis que de passage ? Ce sont ces questions qui ne quitteront plus Caïn. Elles drainent avec elles leur lot d'inquiétude profonde, liée à la condition humaine, que l'Abbé Pierre appelle dans l'un de ses livres consacrés à des petites méditations sur la foi et sur le sens de la vie : « La blessure héréditaire de l'humanité ». (pour dire péché originel).

Dans ce texte extrêmement chargé, il y a contre toute attente une espérance surprenante. Dans le dialogue que Caïn finit par avoir avec Dieu, dans lequel il passe successivement de la défensive : « Suis-je le gardien de mon frère ? » à la peur exprimée sans retenue : « je suis errant et vagabond sur la terre, quiconque me trouvera, me tuera », tout en avouant sa prise de conscience : « ma faute est trop lourde à porter », voilà que Dieu répond d'une façon inattendue : « Si l'on tue Caïn, il sera vengé sept fois » ce qui rappelle l'évocation de la loi antique sur la vengeance. Et Dieu pose un signe sur Caïn, afin que personne en le rencontrant, ne le frappe. Dieu, ici, protège Caïn d'une escalade possible de la violence, qui ne finirait jamais. Il met fin à une éventuelle surenchère de vengeance, pour éviter que le monde ne disparaisse pour de bon, dans une folie destructrice. Poser ce signe, sur la personne de Caïn, c'est comprendre que, malgré son acte meurtrier, il n'est pas réduit à ce qu'il a fait. Il garde toujours sa dimension humaine. Il paie de lui-même les conséquences de son acte, il n'échappe pas pour ainsi dire, à la justice humaine, telle qu'elle est décrite dans le texte, à savoir le sol qui ne donnera plus de fruits, et devenir un errant et un vagabond, obligé de vivre ailleurs, mais il n'en demeure pas moins un être humain, digne de l'amour inconditionnel de Dieu. Et c'est bien là, ici, une espérance surprenante, avec laquelle je vous propose de repartir.

Le péché est une chose, un animal, prêt à bondir dans notre vie, prêt à nous séduire, et à nous attraper, prêt à nous faire tomber, même si nous sommes prévenus.

Mais si nous y succombons, nous ne sommes pas enfermés dans notre péché. « Si notre cœur nous condamne », dira plus tard Jean l'Évangéliste, dans l'une de ses lettres, « Dieu est plus grand que notre cœur » et nous restons toujours dignes de son amour inconditionnel. Et Caïn en est le plus bel exemple, puisqu'il peut même être père, il aura une descendance, signe de bénédiction, plus tard, malgré le meurtre d'Abel.

Au cœur de ce récit de Caïn et Abel, il y a tous les ingrédients pour constituer une relation compliquée, comme l'envie, la jalousie, et même ici, le sentiment d'infériorité, comme l'explique Gérard Haddad, dans son

livre « le complexe de Caïn », ce qu'il nomme « le narcissisme blessé ».

Ce texte vient nous rendre attentifs sur notre propre comportement. Peut-être y a-t-il un Caïn qui sommeille en nous ? Il suffit de très peu de chose, pour qu'il se réveille. Je l'ai constaté à maintes reprises, dans mes visites dans le monde carcéral. La frontière peut être parfois plus mince qu'on ne le pense.

Ce texte, qui aussi une parole, que d'autres avant nous ont reconnu comme étant divine, est là pour nous mettre en garde contre nous-mêmes. La rivalité entre des frères et des sœurs, dans une même famille, c'est quelque chose que nous pouvons connaître, et supporter plus ou moins bien. Sans pour autant aller jusqu'au meurtre, il y a d'autres moyens autrement plus subtils et plus pervers qui détériorent une relation. Et cela vaut pour toutes les formes de fratries que nous vivons, que ce soit au cœur de notre famille, au cœur de notre société civile et laïque, et plus encore, au cœur de ce que nous appelons l'Église, au sens universel du terme, qui peut s'élargir aux dimensions interreligieuses ou multiconfessionnelles. Il y aura toujours des injustices à subir, et des souffrances à supporter. Comment allons-nous échapper à la spirale tentatrice de la vengeance, c'est-à-dire de faire justice par soi-même ?

Ce texte nous renvoie à l'acceptation de la différence. Il dénonce un chemin de mort, celui qui consiste à laisser dominer en soi l'envie, la jalousie, l'esprit de concurrence, ou la volonté de pouvoir, profondément ancré en chacun, mais néanmoins "maîtrisable". Ce que nous sommes invités à comprendre, c'est que c'est la relation à l'autre - et d'abord au premier "autre" semblable et différent, qu'est le frère ou la sœur -, qui permet à l'être humain de dépasser le rêve chimérique de la toute-puissance, et devenir ce qu'il est, en acceptant que l'autre soit vraiment "autre", et en cherchant la complémentarité. Il y a urgence, me semble-t-il, parce qu'à force de se prendre pour des « Caïn », on finit par oublier que nous sommes des « Abel », comme l'avait compris le sage roi Salomon. Il l'a d'ailleurs écrit, dans son livre, de l'Écclésiaste qui commence ainsi avec ce verset biblique qui est certainement le plus connu : « Vanité des vanités, tout est vanité » (Eccl 1:2). Le mot employé par Salomon est « Havel » dans le texte hébreu : et cela se traduit alors par : « Buée des buées, tout est buée »... autrement dit : Abel des Abel...tout est Abel !

Salomon reconnaît ainsi que tout est Abel. Tout ce qui est solide finit par disparaître, alors que tout ce qui est fragile et éphémère laisse des traces indélébiles et insoupçonnées. Amen.

Pour aller plus loin :

- Revue Lire et Dire n°58, *Vaincre la violence : Impasse avec issue*, Pierre Dürrenmatt, octobre-décembre 2003.
- Pierre Gibert, « L'Espérance de Caïn », *La violence dans la Bible*, Bayard, 2002
- Gérard Haddad, « le complexe de Caïn », *Terrorisme, haine de l'autre et rivalité fraternelle*, Premier Parallèle, 2017.
- Delphine Horvilleur, « Vivre avec nos morts », Grasset, 2021, p. 205 à 223.